

Michel Cazin
(18 avril 1923 - 30 août 2003)

GEORGES LOCHAK

Fondation Louis de Broglie 23, rue Marsoulan 75012 - Paris

Comme il est difficile de parler des amis disparus ! On se sent pris entre les deux écueils d'une trop grande familiarité et d'une solennité affectée.

Je connaissais Michel Cazin depuis cinquante ans. Nous n'avions que sept ans de différence, mais j'aimais à lui rappeler qu'il avait été mon Professeur. Disons plutôt Chef de Travaux. C'était en 1954, année heureuse pour moi, je terminais mes études et j'étais presque sûr de réaliser mon rêve d'entrer chez Louis de Broglie. Je suivais quelques cours pour le plaisir, dont celui d'Edmond Bauer, en *Chimie Physique* à l'Institut Jean Perrin, et en face, dans le même bloc du 11 rue Pierre Curie (Marie n'était pas encore jointe au nom de rue), je suivais à l'Institut Henri Poincaré des cours de *Théories Physiques* : ceux de Louis de Broglie, tenant de la chaire, et de Marie-Antoinette Tonnelat qui y enseignait la relativité. Et je prenais part aux travaux pratiques dirigés par Cazin dans l'une des petites salles de travail du rez-de-chaussée supprimées depuis. C'est là que nous nous sommes connus et nous en avons gardé un si bon souvenir que nous l'évoquions des décennies plus tard avec quelques anecdotes qui continuaient de nous amuser.

Longtemps après, il lui arrivait de citer une intervention "remarquée" que je fis lors d'une séance en répondant à une question, en faisant appel à la *théorie des distributions* que j'apprenais au cours de *Méthodes Mathématiques de la Physique* récemment créé pour Laurent Schwartz. Celui-ci était une vedette, à l'I.H.P., auréolé d'une réputation de jeune génie qui, par la sympathie qui émanait de sa personne et par ses éblouissantes qualités pédagogiques, attirait à l'amphithéâtre Hermite une foule passionnée de jeunes étudiants serrés dans la touffeur des fins d'après-midi. Ces cours faisaient partie de l'ambiance de l'I.H.P., à l'époque.

Cazin, comme tout le monde, connaissait l'existence de la théorie des distributions, "où l'on pouvait tout dériver", et il connaissait la magie de l'ensemble des "fonctions indéfiniment dérivables et nulles en dehors d'un support compact". Mais l'irruption de ces mathématiques ("modernes" selon le mot qui devait faire fortune), dans la petite salle de cours, fit grande impression et resta dans son souvenir. Quant à moi, j'étais jeune et je n'irai pas jusqu'à prétendre que j'ai fait ce "coup" tout à fait innocemment.

Cela étant, comme à peu près tous ceux qui connaissaient Cazin, j'avais tout de suite été pris de sympathie pour ce colosse intelligent, éclatant de santé et de bonne humeur. Et j'avais, moi aussi, des anecdotes mathématiques à lui rappeler en riant : par exemple, un procédé d'intégration de l'équation de Schrödinger, la "méthode d'Infeld et Hull", qu'il nous a enseignée avec enthousiasme, l'une de ces méthodes remarquables qui ne marchent que dans un seul cas (je crois bien que c'était l'oscillateur harmonique!).

Pourtant, l'année terminée, nous sommes restés une vingtaine d'années presque sans nous revoir ; le temps, pour l'un et pour l'autre, de faire un bon bout de carrière dans des directions différentes. En effet, Cazin, tout en restant très lié à Louis de Broglie et bien qu'ayant fait sa thèse avec lui, s'en est écarté scientifiquement, retrouvant sa vocation initiale d'ingénieur, puisqu'il était sorti de l'Ecole Nationale des Mines de Paris.

Cazin était provincial, né à Cour-Cheverny, près du célèbre château, en 1923, par une curieuse prémonition : l'année de la mécanique ondulatoire. C'est Jean-Louis Destouches, un sien cousin, qui le présenta à de Broglie dont il était l'un des collaborateurs. C'était en 1939, l'année de la guerre. Cazin avait seize ans et préparait seul son bac dans l'ambiance extraordinaire de l'Institut Henri Poincaré, entouré de célébrités scientifiques (Borel, de Broglie, Hadamard, Fréchet) et de scientifiques affectés spéciaux (dont Destouches), tous occupés à des travaux concernant la défense nationale, dont une "poêle à frire" détectrice de mines mise au point par de Broglie et Bethenod. Ils étaient sous la houlette d'un général surnommé "Général Hectomètre" en raison de sa naïveté quant à la portée de la poêle à frire en question. Tout cela est joliment raconté par Cazin dans un ouvrage collectif édité par notre Fondation à la mort de de Broglie : *Louis de Broglie que nous avons connu* (Paris, 1988).

Bientôt, il fallut se décider à emballer livres et matériel et partir en exode en direction de Blois, où Destouches avait une maison et où

un château réquisitionné donnait l'espoir d'une reprise d'activité. Mais la guerre fut ce qu'elle fut, Paris était menacé et, sous la pression de l'avance allemande, le groupe fut dissous. De Broglie, Destouches, Cazin et les époux Béchade (qui s'attachèrent à conserver à de Broglie son impeccable mise vestimentaire) partirent en voiture pour le Château de Contenson qui appartenait à la famille de Rochetaillée, alliée par mariage à Maurice de Broglie. Puis, tout le monde rentra dans Paris occupé.

La guerre ne présente pas que des désavantages ; quand on n'en meurt pas, elle crée des souvenirs et soude des amitiés. On comprend qu'entre de Broglie, Destouches et Cazin se soient tissés des liens indissolubles.

Pendant quelques années, Cazin ne revit de Broglie que de loin en loin mais il fut, selon ses propres mots, "chaque fois sidéré de la pertinence de son analyse relative à la situation générale ainsi que de la permanence de ses travaux et de ses méditations au milieu des difficultés de la Guerre Totale." Le souvenir le plus fort qu'il en gardait fut celui de 1943, en pleine guerre, alors que le sort des armes était en train de tourner à l'avantage des Alliés, et qu'on célébra à l'Académie le vingtième anniversaire de la Mécanique ondulatoire, rappelant que, par le génie de la science, la France était toujours là.

La guerre finie, Cazin revint donc à sa vocation d'ingénieur, mais par le biais de l'enseignement, auquel il consacra l'essentiel de sa vie. Il devint Professeur à l'Ecole Centrale et Professeur au CNAM, le Conservatoire National des Arts et Métiers, noble institution à laquelle nous avons ici l'occasion de rendre hommage et de dire quels sont les liens qui l'unissent à Louis de Broglie et à sa fondation.

Ces liens remontent loin. En 1913, lorsque de Broglie partit au service militaire, il était déjà physicien et, comme tel, il fut affecté au Mont-Valérien, dans les transmissions. Quand la guerre éclata, les deux frères Broglie se retrouvèrent dans la radio ; l'aîné, Maurice, officier de marine, resta à Toulon où il se trouvait déjà, pour organiser les transmissions sur la flotte, tandis que le cadet, Louis, bougea fort peu, lui aussi, et fut affecté au poste de radio de la Tour Eiffel. Je tiens à souligner qu'ils étaient affectés en raison de leurs compétences et n'étaient aucunement des fils de famille "planqués" ; leur neveu Charles de Luppé (qui avait l'âge de Louis) fut tué à l'ennemi, comme on disait, le premier mois de la guerre.

Louis de Broglie resta près de cinq ans au poste de TSF de la Tour Eiffel ; ce fut pour lui un "stage" scientifique forcé des plus précieux,

mais il était seul physicien et s’y trouva, pour l’essentiel, au milieu de jeunes postiers (à cause des transmissions!). Il s’en fit des amis pour la vie, les seuls qu’il ait tutoyés. Ils étaient tous actifs et intelligents, mais n’avaient, au départ, qu’un niveau d’instruction modeste. Et c’est là que le CNAM intervient. Ils y acquièrent leur formation technique et devinrent ingénieurs. Louis de Broglie ne les perdit jamais de vue, il était fier d’eux et me parlait avec grand respect des situations qu’ils occupèrent dans les PTT (les Postes, Télégraphe et Téléphone). Un jour, au cours d’une conversation, il me sortit impromptu une lettre d’un tiroir. Elle datait de 1929 (je cite de mémoire) : “Cher Louis, disait l’un d’eux, tu seras donc toujours aussi farceur, mais celle-ci est plus drôle que les autres. . .”. C’était le Prix Nobel.

Au début de l’année suivante, après son retour de Stockholm, de Broglie fit à Paris une conférence particulièrement brillante. On s’app préparait à le recevoir au grand amphithéâtre de la Sorbonne, au Collège de France, ou dans quelque autre lieu prestigieux de la rive gauche. Il demanda à être reçu au CNAM, où le Tout Paris intellectuel se retrouva, mais ses amis étaient là avec les élèves du CNAM et d’autres. Il avait résolument tourné le dos à l’élitisme de caste, quelle qu’en fût l’origine. Un témoin, Pierre Ugon, raconte dans le livre cité plus haut, sa surprise de voir combien “tout souci d’élégance [lui] semblait étranger. . . un pardessus gris démesurément long aux poches béantes et fatiguées!”. On voit, du reste, ce pardessus sur certaines photos de l’époque ; Mme Béchade ne l’avait pas encore “pris en mains” pour lui donner l’allure élégante qu’on lui a connue par la suite.

On comprend l’attachement profond de de Broglie pour le CNAM et l’on comprend pourquoi Cazin pouvait être fier de raconter, plus tard, à des amis que sa candidature au titre de Professeur au CNAM, en 1960, avait été soutenue - fait exceptionnel - par les *deux* Secrétaires Perpétuels : Louis de Broglie et Robert Courrier. Il ne craignait guère l’échec!

J’avoue n’avoir jamais assisté à son cours, ni lu ses livres de *Mécanique Industrielle* (c’était le titre de sa chaire), car le sujet était loin de mon domaine, mais je crois pouvoir témoigner qu’il était à l’évidence un grand professeur. En effet, j’ai eu l’occasion de faire la connaissance, loin du CNAM et même loin de Paris, de plusieurs de ses anciens élèves. Ils l’adulaient et étaient intarissables à son sujet, tant pour la qualité de son enseignement que pour ses qualités humaines, pour l’aide qu’il leur avait apportée et le rôle éminent qu’il avait joué dans leur formation.

Mais comme, d'autre part, je l'ai bien connu, je puis dire qu'il était dans la lignée "broglienne" par la clarté des idées et même le goût de l'histoire. Il connaissait remarquablement bien l'histoire de la mécanique et la manière dont les idées se sont enchaînées et clarifiées au cours des âges. Mais souvent, je remarquais, avec curiosité et avec beaucoup d'intérêt, qu'il ne connaissait pas la même mécanique que moi ! J'ai forcément tendance à mieux connaître la dynamique analytique de Lagrange, Hamilton et Jacobi ou celle, initiée par Poincaré, Liapounov, Birkhoff ou Andronov, qui se retrouvent dans la mécanique quantique ou dans l'électronique, alors que lui, connaissait plutôt la forme "mécanique rationnelle", plus proche des appareils industriels. Il me citait des théorèmes que je ne connaissais pas ou que j'avais oubliés, et se référait à des auteurs dont je connaissais les portraits sans savoir au juste ce qu'ils avaient fait. Toujours est-il qu'il était fort savant.

Je voudrais aussi témoigner d'un aspect encore plus important, où l'on reconnaît bien un élève de de Broglie formé à l'aune d'un grand esprit scientifique. J'ai dit qu'à un moment donné, il s'était éloigné de la physique fondamentale et spécialement de la physique quantique. Mais il est remarquable qu'il en ait conservé l'esprit. Je voudrais en donner quelques exemples.

Tout d'abord, il a toujours suivi de près, s'informant et y réfléchissant, les travaux de de Broglie et de son groupe sur les bases de la mécanique ondulatoire, dans les derniers trente ans de sa carrière. Il en comprenait remarquablement les enjeux et les risques, qui ne lui faisaient pas peur : homme d'action, il savait que la science doit avancer en posant hardiment de nouvelles hypothèses, en ne craignant ni le qu'en dira-t-on de la "communauté scientifique" toujours prête à l'hallali, ni le risque de se tromper et de devoir repartir dans une autre direction.

Un autre exemple s'est présenté en 1972 avec le second livre jubilaire que les collaborateurs et anciens élèves de de Broglie lui offrirent pour son quatre-vingtième anniversaire : *Louis de Broglie, sa conception du monde physique*, Gauthier-Villars. Les éditeurs (au sens anglais du terme), qui ne sont pas indiqués sur le livre, étaient Andrade e Silva, Cazin et moi-même. Nous devions pressentir les auteurs et suggérer des sujets. C'est ainsi que j'ai proposé à Cazin l'effet Ramsauer qui fut l'un des effets annonciateurs de l'onde de de Broglie. Je m'en suis un peu mordu les doigts quand j'ai réalisé que Cazin était loin de tout cela et un peu ennuyé. Mais il reprit la barre avec autorité, rassembla ses souvenirs, se replongea dans les mémoires originaux et fit un article excellent avec

d'intéressantes remarques personnelles.

Le dernier exemple est très récent et me touche d'autant plus qu'il me concerne. Cazin était déjà à l'article de la mort quand je lui ai raconté les travaux que je poursuis avec une équipe de physiciens russes sur les transmutations nucléaires à basse énergie et sur le rôle que peut y jouer la théorie du monopôle magnétique dont je suis l'auteur. Ces travaux sont très nouveaux, leur issue est encore incertaine ("sur les genoux des dieux", aurait dit de Broglie) et, comme toute idée originale, ils suscitent trois sortes bien connues de réactions : l'intérêt prudent voire poli, l'élan vers la nouveauté avec l'espoir que l'idée est dans le vrai ou, au contraire, la fureur devant une démarche qui semble transgresser les lois connues de la physique et qui ne peut être que malhonnête et diabolique.

Dans mon entourage, l'élan d'espoir positif et juvénile est venu de trois vieux amis issus de grandes écoles de physique : Olivier Costa de Beauregard et Michel Cazin, tous deux de chez de Broglie, et Harald Stumpf, ancien collaborateur d'Heisenberg. Cazin en parla à son épouse sur son lit de mort et lui fit part de son espoir. Mais la fureur hostile est venue, hélas, de jeunes physiciens qui ont la moitié de leur âge.

La question, ici, n'est pas de savoir qui a scientifiquement raison : personne ne le sait. La question est de savoir où se trouve l'instinct vital de la science. Cet instinct a habité Cazin jusqu'à son dernier souffle.

Il nous l'avait déjà montré, avec une merveilleuse générosité, lors de la création de la Fondation Louis de Broglie. Cela se passait en liaison avec le livre jubilaire que nous offrons à Louis de Broglie pour ses quatre-vingts ans. Il reçut, à cette occasion, d'autres cadeaux : une fête organisée à l'Académie des Sciences, une médaille frappée par la Monnaie, un coffret contenant les manuscrits originaux du livre jubilaire et de beaux discours... Mais le principal cadeau fut la création de la Fondation Louis de Broglie. Bien entendu, ce n'était pas une surprise. Je lui en avais soumis l'idée et sa réponse se trouve à la fin de son livre jubilaire :

"Je suis très favorable à ce projet, mais je tiens à souligner que ce n'est aucunement par intérêt personnel. [...] Mais comme je suis persuadé que mes idées actuelles finiront par s'imposer, je pense qu'il serait vraiment regrettable qu'elles nous reviennent de l'étranger parce qu'on n'aura pas cherché à les développer en France."

C'est dire qu'il ne voyait pas, dans cette fondation, un lieu de ren-

contre entre gens qui travaillent honnêtement, chacun de son côté, comme certains le souhaiteraient, autrement dit une sorte de café du commerce scientifique où il ne se passe rien. Il n’y voyait pas davantage, comme d’autres le voudraient, un lieu d’asile pour physiciens en déshérence malmenés ou laissés pour compte par l’“establishment” scientifique. Non : il voyait un lieu de combat pour des idées nouvelles, donc forcément un lieu de controverses, mais entre gens qui viennent avec un projet nouveau et une image du monde et non pas, qui travaillent tranquillement dans leur coin. Est-ce que Einstein, Bohr, de Broglie ou Heisenberg travaillaient “tranquillement dans leur coin” ?

Il prit une part très active à la mise en place du projet de fondation, en accordant une attention particulière à la rédaction des statuts. Un jour, quand tout fut près, bien avant son anniversaire, je lui demandai : “Et maintenant où allons-nous la mettre, cette fondation ?”. Du tac au tac, il me répondit : “En tout cas, pas dans l’université”. Et moi de commenter : “Oui, bien sûr, après mai 68...”. “Non, non, me dit-il, il ne s’agit pas de mai 68. C’est qu’en réalité, l’université française n’a jamais été à l’avant-garde de la science et n’a jamais favorisé les idées nouvelles”. “Comment ?...”, dis je un peu interloqué. Et voici sa réponse, que je n’ai jamais écrite, je crois ; elle est, bien sûr, reconstituée de mémoire, mais j’en garantis l’exactitude d’ensemble, tant elle s’est gravée en moi :

“Mais oui dit-il. La plupart des grands hommes de science français ne sortaient pas de l’université. Comme l’université est très ancienne, on peut commencer loin. Est-ce que Descartes était un produit de l’université ? Est-ce que Pascal était de l’université ? Ou Fermat ? Et si l’on se rapproche de nous, une telle liste peut se poursuivre en se rappelant dans le désordre : Lavoisier, Gay-Lussac, d’Alembert, Laplace, Lagrange (qui était turinois), Carnot, Fresnel, Cauchy, Becquerel, Poincaré. Beaucoup furent par la suite professeurs de l’université, mais d’autres n’y mirent pas les pieds et peu furent soutenus dans des idées audacieuses : songez à Carnot, Pasteur et à d’autres. Moi-même, quand j’étais étudiant, j’avais des professeurs qui ne voulaient pas entendre parler de la relativité et qui n’acceptaient pas les équations de Maxwell.” “Au moins vous, lui dis je, pour le taquiner un peu, vous êtes de l’université”. “C’est vrai, me dit-il, mais j’étais aussi du laboratoire de mon frère et... (en souriant) il fallait bien que je gagne ma vie”.

“Alors où souhaitez-vous installer la Fondation ?”

“Au CNAM, dit-il”, à ma surprise, je dois l’avouer.

Il me rappela ses liens avec cette institution et ajouta :

“C’est l’école la plus sérieuse qui soit. Les ouvriers vont s’y instruire après leurs heures de travail pour améliorer leur situation. C’est un lieu où l’on ne va pas pour chercher des longues vacances, ajouta-t-il d’un air entendu. Et nous y avons un ami fidèle qui nous accueillera.”

C’était Cazin, bien sûr, qui n’était pas si bien logé que cela. Il disposait d’une sorte de dédale d’assez petits bureaux, sur plusieurs niveaux, dans l’annexe du CNAM rue Conté, c’était l’ancien bâtiment de l’Ecole Centrale qui avait déjà déménagé à Châtenay-Malabry. Il y avait pas mal de monde dans le laboratoire, et Cazin nous avait averti qu’il ne pouvait pas nous donner de lieu fixe qui nous appartiendrait, en dehors de quelques armoires situées dans la salle de réunion où nous avons tenu notre séminaire pendant quinze ans ; nous en gardons un excellent souvenir. Il faut dire qu’il y avait, à cette époque, beaucoup plus de physiciens qu’aujourd’hui s’intéressant aux problèmes généraux de la physique. Les réunions étaient nombreuses, animées, parfois un peu houleuses, même, car nos participants venaient de divers horizons, y compris de la tendance dominante, dite de Copenhague, par allusion à Niels Bohr. Mais l’ambiance était excellente.

Cela étant, il faut dire qu’il régnait aussi un certain malentendu dans le séminaire. En effet, la Fondation avait été créée, pour voir plus loin que la mécanique quantique, rechercher des voies nouvelles et répondre à des questions auxquelles la théorie existante ne répondait pas ou ne se posait pas. Mais ni de Broglie ni moi-même, ni ses autres collaborateurs ne partaient en guerre. Or, curieusement, un certain nombre de membres du séminaire, qui représentaient, d’ailleurs des tendances existant dans d’autres pays, cherchaient à démontrer que la mécanique quantique était *fausse* ! Et ils avançaient, soit des projets d’expériences destinées à la confondre (c’était le cas des fameuses inégalités de Bell), soit des théories dites “alternatives”, donc destinées à la remplacer.

Tous ces projets ont finalement été contredits par l’expérience, mais beaucoup de temps a été perdu ainsi, j’en sais quelque chose avec les interminables colloques auxquels j’ai été contraint de prendre part à l’époque et à tous les articles que j’ai écrits, à mon corps défendant, contre les inégalités de Bell qui ne m’intéressaient pas le moins du monde.

Mais revenons à Cazin. Ce qu’il nous a donné, en dehors de cette salle, d’une bibliothèque et de la possibilité de faire appel, moyennant finance, à son secrétariat, c’est une adresse, une carte de visite, et son

soutien auprès de la direction du CNAM qui, hélas, avait une fâcheuse propension au changement, ce qui obligeait Cazin à rappeler à chaque directeur les promesses faites par le précédent. Même notre précieux journal, les *Annales de la Fondation Louis de Broglie*, auquel de Broglie lui-même tenait tant, a longtemps été composé et tiré au CNAM, avec des moyens de fortune, grâce à l'influence de Cazin. Nous avons ainsi beaucoup dérangé notre ami, qui ne nous l'a jamais fait sentir, et nous lui en avons beaucoup de reconnaissance. Ses liens avec la Fondation se sont encore renforcés à la mort du grand astronome André Lallemand, inventeur de la caméra électronique, qui avait été notre premier Vice Président aux côtés de Louis Néel, notre prestigieux et infiniment dévoué Président. Ce fut Michel Cazin qui prit la succession de Lallemand et devint Vice Président. En dehors de moi-même, je crois que c'était lui qui devint le plus présent. Nous nous parlions par téléphone et il nous rendait de fréquentes visites. La dernière précéda sa mort de très peu. Passionné par les deux colloques que nous préparions à la fin de 2003 à l'Ecole des Mines et à l'IHP, il rêvait de s'y rendre ; c'est le colloque des Mines qui l'intéressait le plus, persuadé qu'il était, de l'importance scientifique et technique des transmutations nucléaires à basse énergie. Mais il est mort à la fin de l'été

Les longues années passées au CNAM m'ont permis de voir Cazin au travail, avec ses collaborateurs, d'apprécier son énergie et son efficacité. Je me rappelle, ainsi, une anecdote représentative qui, sur le champ, fut peu appréciée. Il avait été chargé de poser un problème pour l'agrégation de mécanique, tâche délicate, un peu horlogère, d'invention, de mise au point et de rédaction ; bien entendu, dans le secret. Le problème était déjà à la frappe, quand une secrétaire, par je ne sais quel mouvement aberrant, est sortie dans la cour avec le texte et l'a posé quelques minutes sur le toit d'une voiture : la chaîne du secret était rompue, comme on dit de celle du froid ! Cazin, furieux, a ordonné la destruction du texte et, sitôt calmé, s'est remis à un autre énoncé comme si de rien n'était et l'a rendu dans les délais.

En plus de son travail de professeur et de chef de service, il avait d'autres responsabilités : il a même dirigé, un temps, le Musée du CNAM ou, tout au moins, il y a joué un rôle important, ce qui n'était pas une mince affaire. Il avait assurément un trop plein d'énergie. Ainsi, il parcourait régulièrement la France en tous sens, dans une voiture puissante mais fatiguée et peu entretenue. J'ai longtemps cru, quand il m'annonçait l'un de ses voyages, que c'était pour raisons professionnelles, mais

non ! J'ai appris un beau jour qu'il rendait simplement visite à de la famille ou à des amis.

Les plus belles choses ont une fin. Cazin prit sa retraite et sans lui, à notre regret, nous ne pouvions plus rester au CNAM et respecter le vœu de Louis de Broglie : j'avais pourtant organisé le dépôt de ses livres et de ses papiers dans la magnifique bibliothèque de la rue Saint-Martin. Mais heureusement, nous avons de grands protecteurs en la personne de Néel et des deux Secrétaires Perpétuels de l'Académie, Paul Germain et Alfred Jost qui nous installèrent Quai Conti pendant dix ans. Et ce sont les Archives de l'Académie qui héritèrent des documents scientifiques de Louis de Broglie.

Il y a deux ans, Michel Cazin céda la Vice Présidence de la Fondation Louis de Broglie à mon ami Daniel Fargue, mais conserva jusqu'au bout la Présidence de l'Institut Louis de Broglie et je terminerai par ces mots qu'un autre ami, Philippe Frébault prononça à ses obsèques :

“[...] il se délectait à l'idée que nos prochains travaux fussent consacrés à de vraies questions, en dehors de tous sentiers battus, car il savait, comme de Broglie, que c'est l'honneur de la science. Il a fait sienne la formule de Paul Valéry : “Je crains le connu plus que l'inconnu”

Comme son Maître, il avait l'élégance, la disponibilité et la courtoisie des hommes d'esprit. A la Fondation et à l'Institut, sa disponibilité, son enthousiasme, son amitié, ne firent jamais défaut.[...]. Dévoué, il ne rechignait pas devant les servitudes de la tâche et répondait toujours présent quand il le fallait.

Confiant, il concluait en 2001 un regard sur la Fondation en prodiguant à nouveau ses encouragements : “Nous sommes prêts pour l'accueil de jeunes maîtres...”. Cet optimisme ne dissimulait pas les inquiétudes d'un esprit lucide devant certaines dérives de notre temps et il s'en est ouvert à moi jusque dans nos derniers entretiens...”